

**T
M**

ÉLOGE

DE L'OMBRE

**CONCEPTION, MISE EN SCÈNE
ET INTERPRÉTATION :**

HÉLÈNE CATTIN ET ANNA HOHLER

**TEXTES : JUNICHIRO TANIZAKI,
ROBERT WALSER, RAINER MARIA RILKE**

03 – 08.12.24

**NOUS
OUBLIONS
CE QUI
NOUS EST
INVISIBLE.**

**SPECTACLE
EN DÉAMBULATION**

Ma, me, je : 19h
Ve : 20h / Sa, di : 17h30
Durée : 1h10 (en création)
À voir en famille dès 12 ans

ÉQUIPE DE CRÉATION

Conception, mise en scène, interprétation
Hélène Cattin et Anna Hohler
Création son et régie générale
Pablo Fernandez alias FlexFab
Conseil scénographique, costumes et masques
Jean-Luc Taillefert
Composition et conseil musical
Daniel Perrin

Production et diffusion
Cie un tour de Suisse
Coproduction
Théâtre Benno Besson –
Yverdon-les-Bains

Avec le soutien de

Loterie Romande ;
Ville de Lausanne ;
Ernst Göhner Stiftung ;
Fondation Leenaards ;
Fondation Philanthropique
Famille Sandoz ;
Fondation Culture du Bâti ;
Pour-cent culturel Migros Vaud ;
Forum de l'architecture de Bienne ;
La Villa – Morges.

Programme de salle rédigé
par Brigitte Prost.

UNE PIÈCE POUR DEUX COMÉDIENNES ET UN BÂTIMENT DE LA CIE UN TOUR DE SUISSE

«Je m'en vais éteindre ma lampe électrique, pour voir», propose Junichirô Tanizaki à la fin de son *Éloge de l'ombre*. Eh bien oui ! Laissons place à deux porte-falots, à des «appareilleuses d'ombres» en métamorphoses !

Devenons nous-mêmes des noctambules et traversons cette ancienne usine à gaz qu'est le TKM en un voyage théâtral, poétique et sensoriel !

Suivons ces femmes énigmatiques, deux domestiques qui, en l'absence de leur maîtresse, amatrice de belles lampes, nous reçoivent dans une grande maison dont elles sont chargées de prendre soin.

Un autre personnage non moins mystérieux s'immisce à l'intérieur de cet espace à l'insu des deux domestiques. Qui est-elle cette figure masquée qui deviendra une marionnette ? On apprendra que c'est Tobold, un personnage de Robert Walser qui dit devoir se trouver, selon son astre, avant d'ajouter : «Comment me trouver, si rien, en moi, ne s'est perdu ? Allons donc nous perdre !»

Et d'ajouter : «C'est un marcheur dans sa forêt ou son obscurité intérieure, qui cherche à se perdre. Ce fantôme, ce Tobold, va vivre une sorte de voyage initiatique», raconte Hélène Cattin. Il va rencontrer un quatrième personnage, «l'Abandonnée, qui est peut-être la maîtresse de cette grande maison, et des deux domestiques. Elle va lui faire traverser l'épreuve de la mort et lui permettre de retrouver une puissante envie de vivre. On part de Tanizaki ; on va laisser émerger Walser et on va plonger dans Rilke.»

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

Pour sa troisième création, la Cie un tour de Suisse, avec Hélène Cattin et Anna Hohler, nous invite par la tangente à écouter Tanizaki. L'essayiste nippon s'interroge sur les qualités de la maison traditionnelle au Japon et les fondements de l'esthétique japonaise, au prisme du clair-obscur, de la lumière tamisée et de ses corollaires, l'élégance sensible, la volupté, la contemplation, l'éternité. Elle nous donne à entendre les mots de Junichirô Tanizaki, mais également de Robert Walser et de Rainer Maria Rilke.

Ce faisant, c'est aussi notre propre rapport à l'ombre et à la lumière que ces deux artistes nous invitent, elles aussi, à questionner – l'ombre, l'obscurité, les ténèbres –, en les réenchantant par la poésie des mots et des accords. Nous entendrons ainsi aussi bien, parallèlement à des extraits de *l'Éloge de l'ombre* de Junichirô Tanizaki, quatre textes de Robert Walser, *Le paysage (I)*, *En promenade*, et des extraits de *Tobold I et II*, ainsi qu'un extrait de la huitième *Élégie de Duino* de Rainer Maria Rilke. La musique a également une place importante, notamment avec *L'Abandonnée*, une valse sur des vers de Robert Walser composée par Daniel Perrin, et deux morceaux de Nicolas Zourabichvili (compositeur de nombreuses musiques de films d'Otar Iosseliani), *Valse aux oiseaux* et *Barcarolle*.

JUNICHIRO TANIZAKI — Né dans une riche famille de marchands en 1886, Tanizaki parvient en 1908 à rentrer à l'Université impériale de Tokyo pour des études de Lettres, déterminé à devenir écrivain. Et de fait, il publie rapidement, notamment *Le Tatouage* (1910), *Les Jeunes Garçons* (1911), une série de nouvelles jugées sulfureuses, puis plus tard, *Ma mère, mon amour* (1919), *Manji* (1928), *Le Goût des orties* (1928), *Rangiku monogatari* (1930), *Le Lierre de Yoshino* (1931), *Ashikari* (1932), *Éloge de l'ombre* (1933). De son vivant, il est tantôt dénigré pour les sujets scandaleux qu'il a pu aborder, tantôt adulé pour son exploration minutieuse des passions. À sa mort, en 1965, est créé au Japon le prix Tanizaki, une reconnaissance littéraire d'envergure.

LA CIE UN TOUR DE SUISSE — Codirigée par Hélène Cattin et Anna Hohler, la Cie un tour de Suisse crée « des objets théâtraux atypiques, joués hors plateau, dans des édifices ou des bâtiments dont l'architecture suscite la curiosité » – musées, friches industrielles, une piscine, une église, un couvent abandonné ou une cave de Gilles Wannaz... Après *Être un bâtiment – ein Gebäude sein* (en 2012 à la Datcha de Lausanne), *La Transformation – Umbau* (en 2016 à l'ancienne Chocolaterie Perrier à Chavannes-près-Renens), *Éloge de l'ombre* a été créée en juin 2024 à La Villa à Morges et est recréée cette saison 24-25 dans un bâtiment à valeur patrimoniale, le TKM, une usine à gaz devenue théâtre depuis 45 ans, cœur battant d'un nouveau quartier en gestation.

HÉLÈNE CATTIN — Elle fait du théâtre très tôt, avant le gymnase, où elle rencontre Thierry Mertenat qui, à travers ses cours, lui a « donné beaucoup d'élan ». Plus tard, diplômée de la section professionnelle d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne en 1991, après quatre années de formation notamment auprès d'André Steiger, Jacques Roman et Michel Voïta, Hélène Cattin reste « très attachée au jeu », même si elle se consacre aussi à l'écriture et à la mise en scène.

Lauréate du Prix culturel vaudois 2005, son parcours professionnel et de vie est dense (<https://www.fvpc.ch/laureat/2005/helene-cattin>). Dès 1994, elle collabore avec des compagnies indépendantes dont la Compagnie Sandra Gaudin (avec qui elle travaille depuis trente ans et qu'elle apprécie énormément), ou la Cie Alchimie avec l'auteur Pierre Louis Péclat. Après avoir fondé en 1999, la compagnie le Coût du lapin avec Céline Goormaghtigh, Marie-Madeleine Pasquier et Emmanuelle Vouillamoz et fait des dizaines de créations, la rencontre et le parcours avec Anna Hohler ont été particulièrement riches pour elle. Comme elle l'explique : « Ils ont eu lieu à un moment où j'avais envie de plus de liberté dans les projets. »

Parmi les gens qui l'ont marquée, il y a un artiste qui l'a toujours fascinée : François Tanguy, du Théâtre du Radeau : « Quand il est décédé, nous confie-t-elle, nous étions en pleine construction de notre spectacle. Anna a été voir sa dernière création, *Par autan*. Dans le programme de salle figuraient plusieurs textes de Walser – qui nous ont évoqué d'autres textes de cet auteur, dont *Tobold*. Et *Tobold*, curieusement, nous a ramenées à Tanizaki... »

ANNA HOHLER — Fille d'architecte, Anna Hohler encore enfant traçait les plans de son père l'été dans son atelier, « un tout petit bureau à Lucerne ». Comme elle le raconte, si longtemps elle ne fut « pas professionnellement dans le théâtre, le théâtre a toujours été un fil rouge, présent en sourdine dans [s]a vie. » Adolescente, elle voulait « faire scénographe ». En sortant du gymnase, à dix-neuf ans, elle est partie une année en Allemagne, au Théâtre d'État de Nuremberg, « une structure impressionnante qui programme opéra, théâtre et danse et où [elle] étai[t] assistante scénographe ». À son retour, elle passe le concours du TNS de Strasbourg, puis fait philo et linguistique, à l'UNIL : pour les études, elle « émigre de Lucerne à Lausanne où elle [est] dès lors toujours restée ». Après un parcours en Lettres, elle commence à écrire comme journaliste au *Temps*, aux débuts de ce journal dans la rubrique « culture » – pour le théâtre, la danse et l'architecture – de 1998 à 2002. Elle rédige des articles dans ces mêmes domaines, en français comme en allemand, pour différents journaux dont *24 heures* ou *L'Hebdo*, pour *Tanz*, une revue allemande, pour *Mouvement* ou pour *Architecture d'aujourd'hui*. Parallèlement à ses créations avec Hélène Cattin, Anna Hohler travaille au siège de la Société suisse des ingénieurs et des architectes (SIA) à Zurich, en tant que responsable des sections cantonales de la Suisse romande et du Tessin.

Brigitte Prost: Quel fut le déclencheur de votre collaboration ?

Anna Hohler: C'est la rencontre avec Hélène. Nous nous sommes trouvées à un moment où je travaillais à 80 % pour *Tracés*, une revue d'architecture et d'urbanisme. Un texte nous est tombé dans les mains, *Penser l'architecture*, un ensemble de transcriptions de conférences de Peter Zumthor. Nous avons pu jouer une avant-première lors des 175 ans de la SIA, et nous avons fondé la compagnie pour monter ce projet, en 2012 : *Être un bâtiment – ein Gebäude* sein. C'est allé très vite.

Hélène Cattin: Au moment de cette rencontre avec Anna, celle-ci avait une telle énergie et une telle envie de s'approcher du théâtre qu'elle rendait tout incroyablement rapide et facile. En plus, elle m'a proposé de me déplacer et de jouer en allemand. Car nous avons cette ambition de jouer dans la langue des lieux qui nous accueillent. Nous avons beaucoup joué en Suisse allemande et, outre la France, également en Autriche et en Espagne (en espagnol!). J'ai adoré cela.

B.P. Le rythme de vos créations change ?

H.C. J'étais habitué à répéter six semaines, puis à jouer et à tourner, comme on le fait en général. Avec Anna, ce sont des projets qui tournent pendant quatre ou cinq ans, dans des lieux et des édifices incroyablement différents. C'est exceptionnel que nous jouions dans les murs d'un théâtre, et six dates d'affilée ! Ce que nous offre le TKM est formidable.

B.P. Le principe de vos créations est d'investir un lieu patrimonial et de le montrer sous un jour nouveau ?

H.C. Il s'agit de faire redécouvrir des patrimoines, en les faisant revivre, en les éclairant autrement, en les habitant autrement, en les faisant vibrer autrement. Nous sommes amenées à jouer dans des sites exceptionnels – en lien avec une bibliothèque, un musée, ici un théâtre. Ce spectacle, *Éloge de l'ombre*, est moins architectural que nos deux premières créations, où l'on travaillait à partir de textes d'architectes, avec une dimension un peu technique. Il s'agit d'investir des lieux pour les éclairer différemment, et cela est d'autant plus touchant que la thématique, c'est l'un des matériaux essentiels de l'architecture, l'ombre !

B.P. Vous arrivez à parler d'architecture sans en parler par le fait même de faire du théâtre dans des lieux insolites, voire de faire théâtre des espaces investis ?

FAIRE RESSENTIR L'ARCHITECTURE GRÂCE AU THÉÂTRE.

H.C. Tout à fait ! Il s'agit d'induire, de faire ressentir l'architecture grâce au théâtre : toute la dynamique qu'amène Anna est de faire du théâtre hors des théâtres avec une grande liberté.

B.P. Avec *Éloge de l'ombre*, vous rentrez plus dans une écriture théâtrale ?

H.C. Nous sommes dans une narration qui s'inspire de l'univers de Tanizaki, et qui intègre d'autres textes, des personnages de Walser et les réflexions de Rilke. Notre récit est ici plus théâtral, parce qu'il y a une histoire, un parcours, des personnages,

des costumes, des masques, une marionnette. Il a été passionnant d'aborder des personnages sous la forme du masque et d'une marionnette, en complicité avec Jean-Luc Taillefert.

B.P. En travaillant avec une focale sur des espaces, comme la Compagnie de L'Arpenteur d'Hervé Lelardoux, en Bretagne, votre objectif est de réenchanter notre regard ?

H.C. Le quartier de Prilly-Malley est en complète mutation, les constructions sont énormes et peuvent paraître disproportionnées. Le monde est en transformation autour de cette usine à gaz investie par Philippe Mentha, qui est devenue le TKM et restera comme un repère fixe, un îlot, parce qu'elle est devenue théâtre.

A.H. Je suis parfois une grande nostalgique, j'ai du mal à voir disparaître des lieux que j'ai aimés. Pour moi, le TKM, c'est une oasis au milieu du quartier. On peut vraiment s'y sentir à la maison, une parole qui résonne, pour moi, et pas seulement parce qu'Omar Porras le dit ! C'est un espace où l'on se sent bien. Au TKM, nous allons aussi jouer avec la dimension « usine à gaz » du lieu.

B.P. Est-ce que vous allez revenir sur l'histoire du lieu, faire une *ekphrasis*, une description du bâtiment ?

H.C. Nous ne ferons pas un historique comme on pourrait le faire dans une conférence. L'histoire du lieu se devine et se ressent en fonction de ce qui se donne à voir. Il y a une perpétuelle réinvention du récit qui est en train de se mettre en scène. Nous passons du temps à arpenter les espaces. On découvre les structures, les matières. Ce sont des sensations très physiques qui déterminent nos choix.

B.P. Le spectacle s'enrichit par un jeu de sédimentations ? Le premier lieu investi laisse sa trace ?

H.C. Tous les lieux laissent leur trace. Le premier lieu, en l'occurrence La Villa, à Morges, est celui où l'on passe le plus de temps. Nous avons pu y répéter régulièrement avant la création. Ce qui est touchant, c'est que le spectacle est mis à l'épreuve dans des lieux différents, mais il se passe toujours deux choses en parallèle : la découverte de nouveaux espaces, en même temps que le renoncement de ce que nous avons pu faire dans le lieu précédent. Il y a une plongée toujours plus profonde dans l'essence même du spectacle, dans ce qu'il raconte. C'est d'autant plus fort que les textes choisis sont extrêmement riches. Rilke, c'est comme Shakespeare, c'est comme un cail-lou qu'on jette dans l'eau et qui fait des ronds à l'infini. Cela se développe à l'infini, en profondeur et en amplitude.

A.H. Avec les deux autres spectacles qui ont tourné chacun pendant quatre ans dans une trentaine de lieux différents, on a appris qu'à chaque déplacement vers un nouveau bâtiment, on doit renoncer aux images qu'on a créées dans l'architecture de celui d'avant. Mais ce qui est beau, c'est que c'est une affaire de sédimentation, comme vous dites, et que chaque adaptation de la pièce à un nouveau lieu l'enrichit secrètement.

H.C. C'est une succession de miracles. L'architecture des lieux parfois nous offre des miracles. On doit les construire, cela croche, puis il y a un moment douloureux en partant. Et finalement, on ouvre les yeux sur le nouveau bâtiment, sur la nouvelle rencontre.

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 24—25

13—14.12.24

SIGA VOLANDO

Gracias a Ellas – Hommage helvético-cubain à Marta Valdés

09—19.01.25

LA CRISE

Coline Serreau / Jean Liermier

31.01—09.02.25

**LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN
PENDANT LA NUIT**

Mark Haddon / Julien Schmutz